

même figuration. De ce simple constat, on peut tirer deux idées de grande portée : les figures symboliques de l'art celtique ont connu une grande diffusion sur tout l'espace européen (on peut à bon droit parler d'un art panceltique), de plus elles ont été aussi conservées pendant plus d'un millénaire dans la tradition (orale) de ces peuples qui ne sera transcrite qu'au Moyen Âge, après une christianisation superficielle. À notre avis, cette dernière thèse est réversible : les grands thèmes *mythiques* de la littérature arthurienne (ce qui ne veut évidemment pas dire tous les thèmes *littéraires* arthuriens) peuvent remonter aux III^e, IV^e ou V^e siècles avant notre ère. L'étude des sociétés celtiques ne peut donc être que pluridisciplinaire ou alors elle n'existe pas. Ce n'est qu'un modeste exemple des richesses de perspectives ouvertes par le livre de Venceslas Kruta. Expliqués par lui, l'art et l'archéologie celtiques deviennent de passionnantes aventures de l'esprit.

Philippe WALTER

Joël Thomas, *Mythanalyse de la Rome antique*, avec une préface de Paul Veyne, Paris, Les Belles Lettres, 2015, 285 p.

C'est à un voyage pénétrant dans la *psyché* de la Rome antique que nous convie Joël Thomas, spécialiste réputé de l'imaginaire virgilien. Depuis ses *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide* (paru aux Belles Lettres en 1981 et en cours de réédition), il n'a cessé d'interroger « l'imaginaire de l'homme romain » dans sa « dualité et sa complexité », ce qui est le titre d'un autre de ses opus paru en 2006. À travers ce nouvel ouvrage, il nous offre le bilan brillant d'une quête mythopoétique au sein de la Rome antique et l'illustration féconde d'une méthode désignée dans le titre de l'ouvrage : la *mythanalyse* façonnée pour l'École de Grenoble par Gilbert Durand. L'ouvrage se donne ainsi à la fois comme un discours de la méthode durandienne et comme la démonstration de sa fécondité sur une période bien circonscrite (la fin du 1^{er} siècle avant notre ère pour Virgile, et même un peu après pour Ovide mort en l'an 17 ou 18). Une telle proximité avec le point zéro de l'ère chrétienne n'est évidemment pas sans intérêt pour comprendre « l'horizon d'attente » (H. R. Jauss) dans lequel s'est développé le christianisme (car même si l'ouvrage n'entend pas traiter cet aspect, il contribue de manière implicite à y faire réfléchir).

« Les mythes peuvent être ramenés à une structure simple, liée à une inquiétude existentielle cruciale : la création du monde, sa fin possible, la mort des individus, l'existence de la souffrance et du mal » et « les mythes sont faits pour dire et dépasser les angoisses humaines et leur apporter des réponses » (p. 19). On notera au passage que le christianisme n'échappe pas à cette admirable définition, mais ces deux idées capitales dessinent aussi et surtout le parcours d'une réflexion qui n'est pas du tout une aride dissection de textes, mais plutôt une tentative heureuse de les rattacher

à un présent éternel tout en écoutant leur voix singulière et chaleureuse. Pour le démontrer, à partir de deux éminents poètes latins (Virgile et Ovide), Joël Thomas déploie les deux outils majeurs forgés par Durand : la mythocritique et la mythanalyse qui marquent les deux temps complémentaires d'une même démarche herméneutique. La mythocritique fait émerger un climat mythique en se concentrant sur les mythèmes obsédants des deux poètes : l'exil fondateur et initiatique d'Énée (qui part de la Troie d'Orient en cendres pour fonder la Troie d'Occident qu'est Rome) et l'exil bien réel, contraint et forcé, d'Ovide à Tomes (actuelle Roumanie) qui se donne comme « l'anti-voyage initiatique » par excellence (p. 54). L'initiation virgilienne privilégie les figures de passeurs, qu'ils soient animaux (oiseau, truie, serpent, dauphin), divins (Mercure, Orphée, la Sibylle). Mais c'est le mytheme du *puer aeternus* (l'enfant éternel) qui incarne le mieux une figure biface assurant la médiation entre ces deux pôles contradictoires constitutifs de notre condition de mortels que sont l'image du Paradis perdu (renvoi au passé mythique comme « l'évocation irénique du mythe de l'Arcadie heureuse » pour les *Bucoliques*) et celle de la Terre promise (renvoi à un futur tout aussi mythique pour l'utopie de la nouvelle Troie qu'est Rome dans l'*Énéide*) dont l'opposition est dramatisée dans l'œuvre virgilienne. On sait tout le parti que les Pères de l'Église tirèrent du mythe de l'enfant-messie virgilien au point même de faire du Mantouan un prophète de l'Annonciation (avec sa *IV^e Bucolique*). On pressent aussi combien d'échos la littérature moderne recueillera de ces œuvres fondatrices. Le recours en « élargissement comparatiste » (p. 127-183) à des œuvres de David Malouf et Magda Szabo souligne combien le portrait d'Ovide et de Virgile continue de se construire en référence aux mythèmes de leurs œuvres fondatrices et valide en même temps l'approche mythocritique faisant l'objet de la première étape de la quête.

Dans la deuxième partie du livre (p. 185-266), la mythanalyse prend alors le relais de la mythocritique pour penser la raison contradictoire du mythe, afin d'éclairer la « logique d'antagonismes » (p. 211) qui le fait exister. L'appel aux neurosciences cognitives nous aide à dépasser le constat de l'irrémissible fossé entre la déréliction du Paradis perdu et l'idéal fusionnel de la Terre promise. Il montre combien le mythe représente un mouvement de « reliance » entre des apories existentielles. Le mode héroïque prôné dans l'*Énéide* se fait alors leçon de vie.

On soulignera ce point essentiel de l'ouvrage : la neuro-compatibilité de l'approche durandienne (du fait de sa mise à l'écart du freudisme et de sa préférence jungienne et bachelardienne). C'est un atout primordial que l'ancien CRI de Grenoble (devenu ISA, Imaginaire et Socio-Anthropologie) devra s'efforcer de travailler en pluridisciplinarité dans sa nouvelle configuration universitaire (Université fusionnée de Grenoble Alpes à partir du 1^{er} janvier 2016). Les travaux de Christian Abry avaient ouvert sur ce point une voie stimulante avec sa contribution aux *Variations sur l'imaginaire*, parue aux éditions EME (de Bruxelles) en 2011, « Et si l'imaginal cortical fondait l'imaginaire transcendantal ? » (p. 279-294). Une seule piste virgilienne pour exemple : reprendre la lecture du chant VI de l'*Énéide* (la descente aux Enfers) à la lumière de la neurobiologie et des « expériences extatiques (*out-*

of-body experiences) produites en examen épileptologique par stimulation corticale (*cortical mapping*) dans la région du carrefour temporo-pariétal droit». L'ombre (*Ibant obscuri...*) de la schizophrénie (la *Schatten* de Jung) devrait ici être sommée de parler. Les perspectives, on le voit, sont immenses et pas seulement pour la recherche pure. Car, comme l'écrit admirablement Joël Thomas, «comprendre le mythe, c'est le faire sien et guérir».

Philippe WALTER

Hervé-Pierre Lambert, *Octavio Paz et l'Orient*, Paris, Garnier, 2014, 580 p.

À en croire le titre, on pourrait s'imaginer qu'il s'agit d'une très classique étude sur le «thème de l'Orient» dans l'œuvre d'Octavio Paz. Ce serait se méprendre totalement sur le contenu de ce livre, infiniment plus riche et stimulant que son modeste titre le laisse entendre. Il faut dire que l'auteur, ancien directeur de l'Institut français d'Amérique latine, a aussi enseigné au Centre national des arts de Mexico avant de partir pour l'Université de Kyushu au Japon. L'ouvrage est ainsi non seulement nourri d'une excellente connaissance de l'œuvre de Paz, mais aussi d'une parfaite pénétration dans des civilisations que le grand poète et essayiste mexicain (mort en 1998) a connues. Cette véritable fresque mythopoétique de Paz comporte quatre grands volets : «Identité, fantasme, expérience de soi», «Mode de pensée pазien et pensée orientale», «Octavio Paz et les religions orientales», «Octavio Paz et la culture japonaise». Sont soulignées particulièrement les corrélations entre les figures de l'imaginaire pазien et les pensées orientales, les attitudes contrastées du poète face à l'Inde qui lui valut (en 1951) un puissant choc culturel, mais aussi l'idée de la préfiguration de la modernité occidentale dans les pensées d'Orient. La fantasmagorie sublimée du féminin, le tantrisme érotique pазien, l'ombre mythique des grandes déesses indiennes, la métaphysique de l'illusion cosmique ou, ce que l'on pourrait appeler, après Julius Evola, «la métaphysique du sexe» sont autant de pivots d'une véritable mytho-biographie pазienne qui ouvre l'essai avec clarté, précision et largeur de vue. Sont relevées aussi tout au long de l'essai l'influence sur Paz de grands esprits comme Georges Dumézil, Mircea Eliade, Louis Dumont ou Claude Lévi-Strauss. Ce dernier fit surgir dans la réflexion du poète mexicain l'idée que l'Occident est devenu inconsciemment bouddhiste. Tout en reconnaissant que le monde est un «tissu de significations», les Occidentaux lui déniaient tout sens ultime ou constatent l'indicibilité de ce sens fuyant, ce qui est proprement l'intuition du bouddhisme pour qui toute construction intellectuelle ne peut que s'annuler dans la recherche impossible d'un sens ultime absent, culminant dans un vide (*zen*) qui est en fait un trop-plein.

On ne saurait oublier que Paz était aussi diplomate et que sa vision des relations internationales et de la politique n'est pas séparable, selon lui, de l'idiosyncrasie